

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 23 (1878)  
**Heft:** 12

**Artikel:** La guerre russo-turque en 1877-1878  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-334888>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 19.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 12.

Lausanne, le 26 Juin 1878.

XXIII<sup>e</sup> Année

SOMMAIRE. — La guerre russo-turque en 1877-1878, p. 241. — Les économies sur l'armée, p. 251. — Nouvelles et chronique, p. 252.

ARMES SPÉCIALES. — Nouvelles fusées à double effet, (avec planches) p. 257. — Section militaire de l'Exposition universelle de 1878, p. 260. — Défense de Plewna, p. 266.

## LA GUERRE RUSSO-TURQUE EN 1877-1878.

*Considérations stratégiques sur les lignes d'opérations qui du Danube convergent à travers le Balkan vers Andrinople.*

Soit qu'on ait à diriger une guerre, soit qu'on veuille seulement en suivre les opérations, pour simplifier le travail, pour bien classer le théâtre de la guerre dans sa tête, on en trace tout d'abord une esquisse très simple indiquant ses grandes lignes stratégiques et ses principaux points.

A l'aide de ce tracé on peut, sans fatiguer l'esprit, apprécier d'un coup d'œil les avantages et les inconvénients que présentent les différentes directions de la contrée sur laquelle vont s'accomplir les opérations de la guerre.

Le croquis ci-joint peut servir de plan d'orientation pour les grandes opérations de la guerre russo-turque de 1877-1878, en Europe.

Avant d'analyser ce théâtre de guerre, indiquons d'abord la force et l'emplacement des armées des belligérants au 24 avril, date à laquelle la Russie a déclaré la guerre à la Turquie.

Vers le milieu d'avril, les Turcs avaient 200,000 hommes répartis dans les places situées entre le Danube et le Balkan. D'armée en campagne, ils n'en avaient pas. Leur organisation et leur administration militaires ne permettent pas d'entreprendre en rase campagne des opérations sur une vaste échelle.

Comme jadis, ils pratiquent encore la guerre de position. Elle consiste à s'enfermer dans des postes, à les entourer de retranchements et à les défendre à outrance. Ils sortent aussi de ces retranchements et attaquent, surtout quand ils espèrent pouvoir surprendre leurs adversaires, mais jamais ils ne prennent franchement l'offensive avec de grosses masses de troupes.

Quoi qu'il en soit de leur tactique, les Turcs avaient en outre comme forces militaires une escadre prépondérante dans la Mer-Noire et, sur le Danube, ils avaient une flotille de monitors et de vapeurs, sur laquelle les pachas fondaient les plus sérieuses espérances pour empêcher les Russes d'établir des ponts sur le fleuve et surtout pour leur en interdire le passage.

La Russie, de son côté, décidée depuis longtemps à faire la guerre à la Turquie, si la Porte n'adhérait pas aux propositions de l'Europe, avait eu le loisir de réunir sur sa frontière sud-ouest des

forces militaires considérables : elle avait entre le Prouth et le Dnièstre, sous les ordres du grand-duc Nicolas, une armée d'opération de 110,000 hommes ; derrière le Dnièstre, une armée de réserve de 100,000 hommes, et sur le littoral de Kerson et derrière le Dnièpre, plus de 90,000 hommes destinés à remplacer, en cas de guerre, les pertes que subiraient ses deux armées.

Comme nous venons de le dire, les Turcs n'ayant pas d'armée en campagne, toutes leurs forces étant réparties dans les forteresses de la Bulgarie, de la Mer-Noire à Widdin, c'est-à-dire sur une zone de plus de 600 kilomètres de longueur et de 100 de largeur, les Russes pouvaient en toute sécurité entrer en Moldavie, occupée par leurs alliés les Roumains, passer le Danube, prendre l'offensive à travers le Balkan, par la direction qui semblait le mieux leur convenir, sans crainte d'être prévenus dans leurs opérations.

Pour envahir la Bulgarie, les Russes avaient d'abord à rapprocher leurs trois armées de la rive gauche du Danube, c'est-à-dire à porter celle du Prouth sur la rive gauche du fleuve, à hauteur de Galatz, à faire avancer celle du Dnièstre sur le Prouth et celle du Dnièpre sur le Dnièster. Dans ces emplacements, les chemins de fer pouvaient efficacement contribuer au ravitaillement des trois armées et par suite celles-ci pouvaient promptement se concentrer.

Pour les Russes, Andrinople étant le premier objectif ; pour traverser le Balkan et atteindre cette ville, ils avaient à choisir entre trois *plans*, c'est-à-dire entre trois lignes d'opérations.

1<sup>o</sup> En passant le Danube entre Galatz et Braïla et en se rendant par Rassova et Pravadi droit sur Andrinople (voir le plan) ;

2<sup>o</sup> En se dirigeant vers l'amont du Danube, pour le passer près de Sistova, et se porter ensuite par le co' de Schipka sur Andrinople ;

3<sup>o</sup> En partant du même point et en passant le fleuve à Nicopoli, pour se rendre ensuite par la route de Sophia à Andrinople.

Le choix entre ces trois lignes constitue ce qu'on appelle le plan d'opération ; parce que l'entrée en campagne exerce une action presque décisive sur les événements ultérieurs de la guerre. C'est de ce choix que dépend en grande partie le succès ou l'insuccès d'une guerre.

Si les Russes avaient adopté le premier plan, en se rendant de Galatz par Rassova et Pravadi droit sur Andrinople, leur ligne d'invasion n'aurait eu que vingt-quatre marches de profondeur, et par le chemin de fer Kichenef-Galatz d'abord et le Danube ensuite, ils auraient pu ravitailler leurs armées jusqu'à Rassova, à l'aide de la vapeur.

Il est vrai qu'en suivant cette direction ils auraient eu sur leur droite les forteresses du Danube et du Balkan, et sur leur gauche la mer et la place de Varna. Mais en laissant leur armée de réserve dans ce qu'on appelle le quadrilatère, c'est-à-dire dans l'espace compris entre le mur de Trajan, Silistrie, Varna et Choumla, cette armée, dis-je, aurait pu assurer les communications avec la base de celle en marche au-delà du Balkan.

Si les pachas s'avisait d'improviser une armée avec les garni-

sons des places de la Bulgarie, pour attaquer celle des Russes restée dans le quadrilatère, celle-ci aurait pu appeler à elle, avec la vitesse de la vapeur, les troupes restées dans la Bessarabie, et ces forces réunies auraient eu d'autant plus de chances de battre l'armée improvisée, que les événements ont démontré que les troupes turques réunies en grande masse ne peuvent ni tenir la campagne, ni se présenter dans un ordre de combat, plus ou moins convenable, sur le champ de bataille. Il est vrai qu'elles se battent bien dans des retranchements ou derrière des murailles, et qu'elles font des sorties de ces postes et attaquent avec impétuosité, surtout quand elles espèrent pouvoir surprendre leur ennemi.

Quoi qu'il en soit des troupes turques, les Russes en suivant le premier plan seraient arrivés en quelques semaines devant Andrinople, alors que son enceinte n'aurait été ni relevée, ni armée pour résister à une attaque sérieuse et inattendue.

Les Russes avaient d'autant plus de motifs de se hâter d'arriver devant Andrinople que la campagne de 1829 leur avait démontré que la prise de cette ancienne capitale des Besses avait amené le désarroi dans l'empire des Osmanlis, et que, comme alors, la panique ne manquerait pas d'amener de nouveau la Porte à solliciter la paix à tout prix. — Les événements sont venus confirmer cette opinion.

On objectera que ce plan pouvait offrir de graves dangers. Mais trouve-t-on un plan qui n'en recèle pas ? Celui qui en présente le moins est le meilleur, et nous verrons par la suite que celui-ci en offrait infiniment moins que les deux autres.

Sans doute, si l'armée d'opération s'était aventurée au-delà du Balkan sans avoir ses communications assurées avec sa base, elle se serait fourvoyée ; mais en laissant les deux armées de réserve dans le quadrilatère, celle en marche au-delà du Balkan n'aurait pas eu à redouter d'être prise à dos par une armée formée avec les garnisons des forteresses de la Bulgarie.

Quant aux places fortes elles-mêmes, puisque les réserves russes neutralisaient leurs garnisons, et que l'armée d'opération, dans sa marche offensive, les évitait, elles seraient restées sans effet pour arrêter l'invasion.

En ce qui concerne la prépondérance maritime que les Turcs avaient dans la Mer-Noire et sur le Danube, les guerres antérieures, comme les événements de la présente guerre, ont démontré que la marine en général est si peu utile, que les réserves russes, restées dans le quadrilatère, n'auraient eu rien à craindre de sa coopération. Il en eût été de même des navires cuirassés, à l'aide desquels Hobart pacha devait empêcher les Russes d'établir des ponts sur le Danube et de leur en interdire le passage.

Ces formidables citadelles flottantes, comme on les appelle, loin de pouvoir interdire le passage du fleuve, ont éprouvé désastre sur désastre, et on a pu s'assurer une fois de plus, que, sur les fleuves comme en pleine mer, elles n'ont joué qu'un rôle ridicule.

En adoptant le second plan d'invasion, en partant de Galatz vers l'amont du Danube, pour passer le fleuve à Sistova et marcher par

le col de Schipka sur Andrinople, on allongeait la ligne d'opération de douze marches, et on se privait bénévolement de la vapeur pour alimenter les armées.

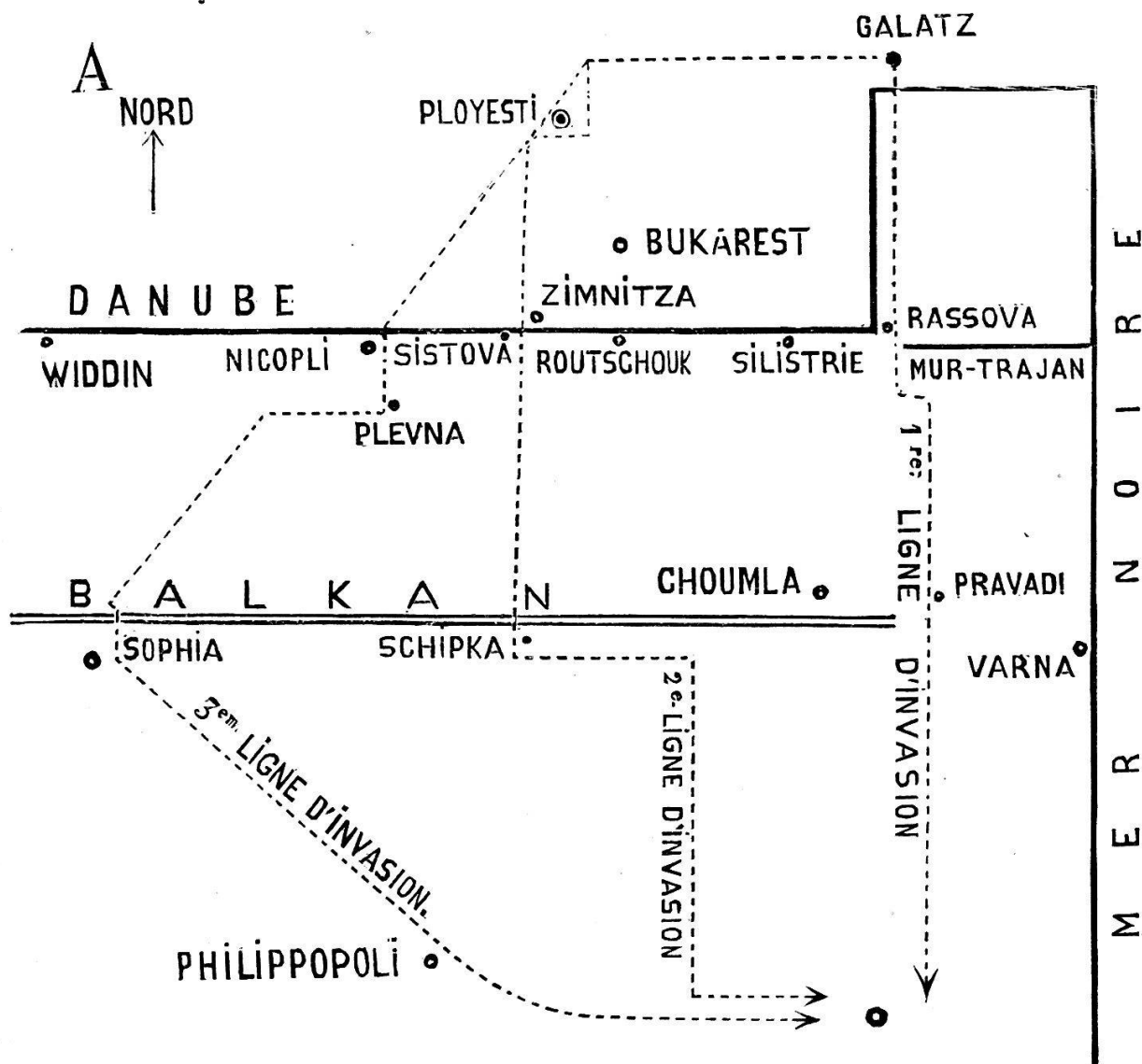
En opérant par cette direction, avant de franchir le Balkan, on aurait dû également laisser les réserves russes dans l'espace limité par le Danube au nord, le Balkan au sud, la Jantra à l'est et le Vid à l'ouest, et, en outre, on aurait dû garder une plus grande partie du cours du fleuve qu'avec le premier plan.

Ainsi donc, la première ligne d'opérations offrait plus d'avantages et moins d'inconvénients que la seconde ; et celle-ci, en ralentissant l'invasion, retardait l'action militaire et par suite éloignait la solution politique que les Russes avaient le plus grand intérêt d'atteindre au plus vite.

En adoptant le troisième plan d'invasion, en menant l'armée de Galatz par Nicopoli et Sophia sur Andrinople, on y rencontrait toutes les difficultés signalées dans le second plan, et la ligne d'opérations, en s'allongeant encore d'une douzaine de marches, augmentait aussi les difficultés dans les mêmes proportions.

Plan d'orientation indiquant les grandes lignes stratégiques de la guerre de 1877-1878.

Transylvanie.





LÉGENDE

———— A l'est de ce trait, la mer Noire.

———— Le trait fort le Danube.

===== Le double trait, le Balkan.

»———— Les trois lignes d'opérations partant de Galatz vers Andrinople: la 1<sup>re</sup> par Pravadi a 24 marches ; la 2<sup>e</sup> par Sistova et Schipka a 36 marches; la 3<sup>e</sup> par Nicopoli et Sophia a 48 marches.

De ce que nous venons de voir, il résulte donc que la première ligne d'invasion par Galatz-Pravadi sur Andrinople était la meilleure, et que la troisième, par Galatz, Nicopoli et Sophia sur Andrinople, était la plus défectueuse. La seconde ligne, sans être la pire des trois, les événements l'ont prouvé, laissait également beaucoup à désirer.

Maintenant que nous sommes orientés sur la contrée qui va servir de théâtre de guerre, et que nous avons une assez juste idée des avantages et des inconvénients que présentent les différentes lignes d'opérations, examinons les directions que les armées russes ont suivies pour arriver à Andrinople, et nous apprécierons facilement si leur plan d'entrée en campagne a été bien ou mal conçu.

PREMIÈRE CAMPAGNE DANS LA VALLÉE DU DANUBE

(De mai à décembre 1878.)

Nous avons vu qu'à l'ouverture des hostilités les Turcs avaient 200,000 hommes répartis dans les places de la Bulgarie, et que les Russes en avaient 300,000 échelonnés derrière le Prouth, le Dnièster et le Dnièpre.

Dans le courant de mai, les Russes ont porté le gros de leurs forces de la Bessarabie dans la Moldavie, sur la rive gauche du Danube, au nord de Galatz. En juin, ils ont passé le fleuve sur deux points et avec deux armées : celle de gauche a passé à Braila, celle de droite à Zimnitza, près de Sistova. En prenant l'offensive, en partant de ces deux points, elles ont laissé entre elles un intervalle de 100 lieues. — Il ne faut être ni un Frédéric, ni un Napoléon, ni un Jomini pour apprécier cette entrée en campagne !

D'abord leur gauche, en opérant de Galatz-Braila à travers la Dobrudscha, a dû laisser des troupes dans les places du littoral et dans celles des deux rives du Danube, jusqu'en amont d'Hirsova ; or cette aile en arrivant à hauteur du mur de Trajan, par suite des nombreux détachements laissés en arrière, s'est trouvée trop réduite pour continuer sa marche en avant et s'est vue obligée de s'arrêter derrière ce vieux retranchement.

Première conséquence fâcheuse, résultant d'une double ligne d'opérations, partant des deux extrémités d'une base de 100 lieues d'étendue.

Puis leur droite, en se portant de Zimnitza par Tirnova et le col de Schipka, sur le versant méridional du Balkan, a dû faire front de deux côtés à la fois : à droite, pour faire face à Osman pacha, retranché dans le camp de Plevna ; à gauche, le long de la Jantra,

pour contenir les garnisons sorties de Roustchouk et de Silistrie, que Mèhémet-Ali avait réunies derrière le Lom.

Ce double front formait un triangle très aigu, qui, de sa base sur le Danube à son sommet dans le col de Schipka, avait des côtés de 30 lieues d'étendue.

Or comme sur chaque aile, dans la Dobrudscha comme en avant de Zimnitza, les Russes ont dû faire face de deux côtés, ils ont été obligés de se disséminer sur quatre fronts de 30 lieues d'étendue, ce qui a fait qu'ils ne se sont trouvés en force nulle part : ni derrière le mur de Trajan, pour continuer l'offensive contre les Turcs sortis de Varna et de Choumla ; ni sur le Lom, pour battre les garnisons sorties de Roustchouk et de Silistrie ; ni du côté de Plevna, pour écraser Osman-pacha ; ni dans le Balkan, pour continuer leur marche par Schipka sur Andrinople.

La déplorable entrée en campagne des Russes, avec deux masses et sur deux lignes, distantes de 100 lieues l'une de l'autre, sans cependant compromettre le résultat final de la guerre, a fait traîner les opérations en longueur, a amené de fâcheuses conséquences pour eux, les a obligés de suspendre momentanément l'offensive, et les a en quelque sorte obligés de suivre une méthode de guerre qui n'était pas la leur, c'est-à-dire attaquer et défendre des postes et des positions, système suranné, qui, sans pouvoir produire des résultats décisifs, exige de grands sacrifices en hommes et en munitions.

En effet, la gauche des Russes, le corps de Zimmermann qui opérait dans la Dobrudscha, après avoir laissé des détachements dans les places du littoral et dans celles de la vallée du Danube, se trouvant trop affaiblie pour continuer sa marche en avant, a dû s'arrêter derrière le mur de Trajan. Nous verrons plus loin que ce n'est que vers la mi-janvier que ce corps a quitté la Dobrudscha pour se diriger sur Pravadi.

Les 50,000 hommes de Zimmermann sont donc restés dans l'expectative pendant plus de sept mois. Nous ne pensons pas que cette inaction puisse être attribuée à celui qui commandait ces troupes. Elle a été la conséquence toute naturelle du vicieux plan d'entrée en campagne : en passant le Danube sur deux points, situés à 100 lieues l'un de l'autre, et en opérant d'abord par deux directions divergentes, pour converger ensuite vers un même point, ils ne se sont trouvés en forces ni sur leur droite, ni sur leur gauche pour continuer leur marche de concentration sur Andrinople.

La droite des Russes, comme leur gauche, après avoir passé le fleuve à Zimnitza et avoir dirigé un corps par Schipka au delà du Balkan, a également subi un temps d'arrêt dans sa marche offensive, provenant toujours de la même cause : de la division des forces.

En présence d'une partie de l'armée russe, qui venait de passer le Danube et d'enlever d'assaut Nicopoli, Osman était parvenu (on ne s'explique pas comment) à élever un camp retranché autour de Plevna. Là, comme sur leur gauche, les Russes ne se sentant pas en force pour continuer leur marche en avant sur Andrinople, atta-

quer Osman dans son camp et battre Suleiman sur le Lom, ont dû s'arrêter avec le gros de leur armée entre l'Osma et la Jantra.

Ce temps d'arrêt de la droite des Russes devant Plevna oblige le corps de Radetzky, dont l'avant-garde, sous Gourko, descendait déjà le versant méridional du Balkan, de suspendre d'abord sa marche offensive et de se replier ensuite sur le col de Schipka, où il a soutenu les attaques des Turcs pendant des mois.

Les Russes, décidés à pousser l'invasion avec vigueur, après avoir laissé à Osman le loisir de rendre son camp quasi invulnérable, dirigent une suite d'assauts contre cette position : les 20 et 30 juillet, ils se ruent violemment sur ce camp et y pénètrent ; mais arrivés devant la seconde ligne, ils sont arrêtés et ensuite repoussés avec de grandes pertes. Le 30 août, après un combat acharné et sanglant, ils parviennent à enlever une redoute aux Turcs, que ceux-ci reprennent le lendemain. Le 3 septembre, le général Skobelef prend Lovatz, qui fait partie du camp de Plevna, et, le 11, les Russes et les Roumains chassent les Turcs de la redoute de Grivitza, située au nord de Plevna. Le même jour, Skobelef enlève au sud du camp trois forts, que les Turcs reprennent le lendemain. Les 17 et 18, ces derniers cherchent à reprendre Grivitza, mais ils sont repoussés avec pertes. Le 22, une division turque, qui escortait un convoi, perce la ligne de cavalerie russe et entre dans Plevna. Quelques jours plus tard, le général Krylof, qui commande cette cavalerie, est remplacé par Gourko, qui, plus heureux que celui qu'il vient de remplacer, parvient à cerner Osman pacha dans son camp.

C'est vers cette même date que le général Tottleben arrive devant Plevna. Il ouvre devant ce camp un siège pied à pied qui ne devait pas aboutir bien que cependant une formidable artillerie bombardât déjà cette position depuis le 7 septembre.

Vers le milieu d'octobre deux divisions de la garde étant arrivées sur le Vid, Gourko bloque hermétiquement Plevna, et vers la fin du mois, sur la route de Sophia, il enlève une série de postes ennemis dans lesquels il fait un grand nombre de prisonniers.

Dès lors Osman devait comprendre qu'il ne lui restait plus d'autre alternative que de déposer les armes ou de se faire jour à travers les lignes ennemies. Les Russes, de leur côté, devaient être convaincus aussi que le blocus allait avoir promptement raison de Plevna ; néanmoins ils continuent activement le bombardement et l'attaque pied à pied, et le 13 novembre Skobelew fait encore de grands sacrifices pour enlever d'assaut le Mont-Vert, qui, quelques jours plus tard, devait tomber par capitulation avec l'ensemble de la position.

En effet, à partir du 15 novembre, Osman ne pouvait plus compter que sur un acte de vigueur de sa part pour sauver son armée ; mais comptant toujours sur l'arrivée d'un secours du dehors qui ne pouvait lui être porté, il resta dans sa position jusqu'à ce que l'ennemi eut pris toutes ses dispositions pour l'empêcher d'en sortir. Toutefois, réduit à la dernière extrémité, le 10 décembre de grand matin, il fait des démonstrations sur tout le front des Russes et dirige sa principale attaque contre les grenadiers campés sur la rive gauche du



Vid. Cette attaque, entreprise avec l'énergie du désespoir, et conduite par Osman en personne, arrive jusque sur la ligne de contrevallation. Là, des deux côtés, on se bat avec acharnement. Les Turcs repoussent la brigade de grenadiers qui se trouve devant eux et lui enlèvent 8 canons. Pendant un instant ils croient la trouée faite et voient approcher le moment où ils vont échapper à l'étreinte des Russes. Fatale erreur ! Deux autres brigades de grenadiers, venues au secours de la première, barrent le passage aux Turcs. Osman voyant le danger qui le menace se décide à tenter un suprême et dernier effort : à la tête des plus braves il se jette audacieusement sur les grenadiers. Ceux-ci résistent comme une muraille de granit au choc de cette charge impétueuse, repoussent les Turcs et les refoulent dans leur camp. Osman étant blessé au pied et l'ennemi envahissant son camp de tous les côtés, persuadé qu'il ne peut plus opposer une résistance efficace, fait cesser cet horrible carnage et se rend avec les 44,000 Turcs qui n'avaient pas mordu la poussière pendant cette sanglante et stérile défense.

Osman, en élevant autour de Plevna un camp retranché en présence de l'ennemi et en le défendant du 20 juillet au 10 décembre, on doit le reconnaître, a déployé une grande activité et fait preuve d'une force de caractère peu commune. Certes, ce sont là de brillantes qualités pour un homme de guerre, mais elles ne suffisent pas pour un général en chef. Celui-ci doit avoir des vues qui s'étendent de beaucoup au delà de la défense d'une place ou d'une position. Avant de se décider à défendre une position il doit examiner si cette défense sera utile aux exigences de l'ensemble des opérations stratégiques ; si le résultat qu'on est en droit d'en attendre sera en rapport avec les sacrifices qu'elle demandera en hommes et en munitions, et surtout avec le nombre de troupes qu'elle immobilisera et enlèvera à l'armée d'opération.

Si Osman avait élucidé cette question il aurait pu s'apercevoir qu'il n'y avait aucun intérêt politique ni stratégique qui militait en faveur de l'occupation de Plevna ; qu'un corps de 20,000 Russes établi sur l'Osma, pouvait neutraliser 40,000 Turcs établis dans le camp retranché de Plevna, et que le pacha en s'y enfermant courait grand risque d'y être investi et d'y perdre son armée.

Il est vrai que, contrairement aux prévisions, les Russes, par suite de leur fallacieuse entrée en campagne ne se sont pas trouvés en force pour contenir Osman dans Plevna, Suleiman derrière le Lom, et continuer en même temps leur marche en avant sur Andrinople, et que par conséquent la défense de Plevna a retardé les opérations offensives des Russes pendant plus de cinq mois. Mais admettons qu'Osman eût pu prévoir cette improbabilité ; pour retarder momentanément l'offensive des Russes, convenait-il d'immobiliser la meilleure armée turque et de courir les risques de la perdre ? Il faut croire que non puisque pour un fait d'arme semblable un maréchal de France a été traduit devant un conseil de guerre et condamné à la peine capitale.

Quoiqu'il en soit, dans cette longue période de luttes sanglantes autour de Plevna, les Turcs n'ont fait que suivre la méthode de guerre usitée chez eux depuis longtemps.

En effet, voici comment à propos des campagnes de 1809 à 1810, le général prussien Valentini définit la tactique des pachas d'alors :

« Les Turcs, dit-il, suivent dans leurs opérations un système très circonspect. Ils choisissent d'abord sur la route par laquelle ils veulent s'avancer, une position avantageuse et s'y retranchent ; puis ils attirent à eux des renforts et attendent qu'on les attaque. Ne les attaque-t-on pas, ils avancent de nouveau jusqu'à une seconde position avantageuse qu'ils ne manquent jamais de fortifier, ne dussent-ils y rester qu'une nuit. Ils passent des journées entières, des semaines même à délibérer avant de faire une nouvelle marche en avant. Mais si on leur en laisse le temps, il arrivent si près et se placent de telle façon qu'ils deviennent incommodes et qu'on se voit obligé à la fin de les attaquer dans leurs retranchements. »

C'est ce système de guerre ancien qu'on a mis en pratique à Plevna, et dont on a grandement surfait le mérite.

On le voit, Osman pacha, dont toute l'Europe a exalté les hautes capacités militaires, n'a fait qu'imiter ses devanciers, et en se renfermant dans une position dépourvue de ressources de toute nature, sans importance politique, où du jour au lendemain il pouvait être bloqué et où, tôt ou tard, il devait selon toutes les probabilités être investi et perdre son armée, serait coupable s'il avait eu sous ses ordres des troupes européennes.

On peut l'excuser d'avoir pris ce parti parce qu'il avait la conviction qu'avec ses troupes il ne pouvait pas tenir en rase campagne devant ses adversaires, et que se retirer sans engager la lutte eût été taxé de trahison ou de lâcheté. En se conformant aux préceptes de guerre usités parmi ses nationaux, on n'avait pas de reproches à lui faire ; s'il a perdu son armée, il n'a pas moins acquis le titre de victorieux.

Quoi qu'on en dise, et malgré tous les éloges qu'on a prodigués à Osman, la défense de Plevna a néanmoins sur plusieurs points des rapports avec celle de Metz : dans les deux places, le résultat final a été le même : les deux maréchaux ont été obligés de se constituer prisonniers avec leurs armées.

Si Osman s'est défendu plus longtemps que Bazaine, c'est parce que Plevna est resté ouvert et a pu communiquer librement pendant des mois avec le dehors ; tandis que Metz a été immédiatement investi.

Tous les deux, Osman comme Bazaine, s'ils s'y étaient pris à temps, auraient pu sortir de leur position respective et sauver leurs armées. Jusqu'à l'arrivée de Gourko, Osman aurait pu ramener en toute sécurité ses 40,000 Turcs à Sophia ; tout comme vers la fin d'août, alors que l'armée du prince de Saxe avait quitté le corps de siège de Metz, Bazaine, avec ses 195,000<sup>1</sup> soldats d'élite, aurait pu rompre le mince cordon de troupes qui l'enveloppait, battre l'armée d'investissement et regagner ensuite le centre de la France.

Si nous examinons maintenant les dispositions tactiques prises par les Russes autour de Plevna, nous trouvons d'abord que, dans

<sup>1</sup> Une des situations du général Coffignières accuse ce chiffre.

les différentes attaques dirigées contre ce camp, ils avouent avoir perdu 50,000 hommes, ce qui tend à prouver qu'ils ont fait abus des assauts, ou bien que leurs assauts ont été mal dirigés.

En effet, quand ils ont vu que la première attaque avait été si vigoureusement repoussée, ils auraient pu se dispenser de les renouveler si souvent et se borner à contenir la garnison de Plevna, jusqu'à ce que l'arrivée des réserves leur permit de l'investir.

Pour faire tomber ce camp médiocrement approvisionné, le blocus, au début surtout, eût été le moyen le plus prompt, le plus sûr et le moins dispendieux en hommes et en munitions.

Ils ont aussi inutilement ouvert la tranchée devant une position dans laquelle les Turcs pouvaient continuellement élever de nouveaux ouvrages derrière ceux que les assiégeants seraient parvenus à leur enlever par des attaques pied à pied.

Il est avéré que le siège en règle devant un camp retranché bien défendu n'a guère de chance d'aboutir. Mais, chose étrange, dans l'éducation de l'officier, bien que les mathématiques priment toutes les autres sciences, à la guerre c'est bien plus souvent le défaut de calcul que le faux calcul qui fait faire fausse route aux chefs d'armées. En effet, si le général russe qui a dirigé le siège devant Plevna s'était souvenu comment il avait retardé pendant plus de onze mois la prise de Sébastopol, devant les efforts réunis de quatre puissances, il est probable qu'il se serait abstenu d'ouvrir un siège en règle devant une position que l'investissement devait faire tomber en quelques jours.

En résumé, si les troupes russes, *soldats et généraux*, ont vaillamment combattu, ont fait preuve de grande vigueur et d'un dévouement sans bornes, on doit reconnaître que leur grand état-major a été rarement bien inspiré; que le plan d'opération suivi à l'ouverture des hostilités a été mal conçu; que la campagne de 1877, entre le Danube et le Balkan, a trainé en longueur outre mesure, tandis que, si ce plan eût été bien combiné, selon toutes les probabilités, comme nous l'avons mentionné dans un opuscule publié le 9 avril 1877, les Russes auraient promptement obtenu un résultat décisif: ils seraient arrivés en quelques semaines à Andrinople, auraient ainsi obligé la Sublime-Porte à reconnaître son impuissance et l'auraient ainsi soudainement amenée à solliciter la paix.

La prise de Plevna, le fait d'armes saillant de cette campagne, qui la résume en quelque sorte, a été tout aussi désastreuse pour les vainqueurs que pour les vaincus. Si les Turcs y ont perdu 44,000 hommes, par contre, pour prendre cette armée, les Russes ont dû en sacrifier 50,000 en morts et blessés.

Un succès aussi chèrement acheté, avec des troupes supérieures en nombre et en qualité sous tous les rapports à celles des Turcs, ne milite certes pas en faveur de la direction imprimée aux opérations stratégiques et tactiques des armées russes dans cette campagne de huit mois.

De cette première campagne, on peut déduire: quant aux Turcs, dont le système de guerre se réduit à une défensive essentiellement

passive, que leurs armées devaient nécessairement succomber devant les opérations vigoureusement offensives des armées de leurs adversaires.

(A suivre).

## LES ÉCONOMIES SUR L'ARMÉE.

Notre numéro du 1<sup>er</sup> février mentionnait les propositions de la commission du Conseil des Etats, relatives au rétablissement de l'équilibre financier. A la suite des débats auxquels ces propositions ont donné lieu, l'Assemblée fédérale, dans sa session de février dernier, a adopté une loi suspendant l'exécution de diverses dispositions de la Loi sur l'organisation militaire. Cette loi a été publiée le 2 mars, et le délai d'opposition expirait le 31 mai. Elle entre en vigueur le 15 juin. Voici quelles sont les modifications introduites dans la loi :

1<sup>o</sup> Il ne sera pas confectionné de voitures d'ordonnance pour le transport des approvisionnements et des bagages.

2<sup>o</sup> L'application des dispositions de l'article 147 et du 2<sup>e</sup> alinéa de l'art. 149, relatives au remplacement des effets d'habillement et d'équipement et à une indemnité aux officiers après un certain nombre de jours de service effectif, est suspendue.

3<sup>o</sup> La durée des écoles des recrues d'infanterie est réduite de 45 à 43 jours ; les jours ouvrables, il ne sera accordé que des congés isolés, et cela seulement dans des cas urgents ; les inspections se borneront au strict nécessaire.

4<sup>o</sup> Pour les cours de répétition de cavalerie, les cadres n'entreront pas au service avant la troupe ; en revanche des cours de cadres de quatre jours seront organisés avant le commencement des écoles de recrues.

5<sup>o</sup> La solde réglementaire prévue pour les troupes fédérales ne sera payée que pendant le service actif, lors d'occupations dans l'intérieur et pour porter secours dans le pays.

Pour le service d'instruction, la solde est modifiée comme suit :

Colonel, solde unique au lieu des trois catégories fixées par la loi organique, soit :

Colonel-divisionnaire . . . . .	fr.	17	au lieu de	30
Colonel-brigadier . . . . .	»	17	»	25
Colonel . . . . .	»	17	»	20
Auditeur en chef . . . . .	»	16	»	20
Lieutenant-colonel . . . . .	»	13	»	15
Id. grand-juge . . . . .	»	12	»	15
Major . . . . .	»	11	»	12
Major grand-juge . . . . .	»	10	»	12
Capitaine monté . . . . .	»	9	»	10
Capitaine non-monté . . . . .	»	8	»	10

<sup>1</sup> Cette égalisation de la solde entre tous les colonels n'est au reste que la sanction de mesures administratives antérieures du même genre et tendant en outre à supprimer toute distinction de rang et de compétence entre les colonels. Quant à la question de savoir jusqu'à quel point cela s'harmonise avec le texte de la loi, avec les principes fondamentaux de la hiérarchie et de la discipline et avec les données du simple bon sens, ce n'est pas aux militaires à s'en occuper du moment que l'autorité supérieure fédérale trouve que tout va bien sur ce pied-là. A elle la responsabilité comme à l'armée l'obéissance.

(Réd.)